



Qui a tué Bambi ?

de Gilles Marchand

Fiche technique

France - 2003 - 2h06

Réalisateur :
Gilles Marchand

Scénario :
Gilles Marchand
Vincent Dietschy

Image :
Pierre Milon

Montage :
Robin Campillo

Musique :
Doc Matéo, Alex
Beaupin, Lily Margot

Interprètes :
Sophie Quinton
(Isabelle, alias Bambi)
Laurent Lucas
(le docteur Philipp)
Catherine Jacob
(Véronique)
Yasmine Belmadi
(Sami)



Résumé

Isabelle, jeune infirmière, parfait sa formation dans un grand hôpital. Elle y est entourée de sa cousine Véronique et de son petit ami Sami. Un autre membre du personnel attire particulièrement son attention, le Dr Philipp, chirurgien au comportement trouble et à l'aura vénéneuse...

Critique

Un premier film de Gilles Marchand dans lequel le scénariste de **Ressources humaines** joue avec les fantasmes attachés au monde de l'hôpital et met en place un face-à-face ambigu entre une élève infirmière au visage candide et un médecin aux pratiques troubles.

Pardon d'être brutal, de sembler divulguer le fin mot de l'histoire, mais disons-le net : à la fin du film, perdus dans cette forêt de conte de fées où trépassent un méchant loup ensanglanté et où passe un cerf majestueux, phallique, nous ne saurons pas si Bambi a tué quelqu'un, ni si elle a réellement été occise et par qui.

Gilles Marchand, scénariste de **Ressources humaines**, de Laurent Cantet, et de **Harry, un ami qui vous veut du bien**, de Dominik Moll, dévoile en revanche très vite qui est Bambi : une jeune élève infirmière en stage dans le service de chirurgie d'un hôpital où elle est chaperonnée par sa cousine, pilier du per-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

sonnel soignant. Elle a été surnommée ainsi par le docteur Philipp, devant lequel elle s'est évanouie et auquel elle fait penser au petit faon de Walt Disney, qui ne tient pas debout. Elle vacille d'autant plus que l'étreint un doute sur les bonnes intentions de ce chirurgien qu'elle voit rôder dans les chambres de ses patientes les plus désirables.

Le titre, dans son ambiguïté, révèle d'emblée le ton, l'enjeu de ce récit qui court de la comédie sociale au suspense fantastique, en passant par le thriller à clés psychanalytiques. Comme les fables par lesquelles les enfants transforment les démons qui hantent leur inconscient en fantômes, ce divertissement explore le rôle de l'imagination dans la réception d'une parole, sonde avec brio le gouffre étrange, mystérieux, qui sépare ce qui est dit de ce qui est reçu. Comme dans un film de David Lynch, héroïne et spectateur vont être pris en flagrant délit d'élaborer eux-mêmes l'intrigue, de délirer au fil d'une histoire subtilement tissée entre rêve et réalité.

Gilles Marchand délivre d'ailleurs par deux fois le secret de sa machination typiquement cinématographique. La première d'emblée, dans cette scène où une psychologue demande à une classe de futures infirmières comment elles annonceront la mort d'un malade à sa famille. Test clos par un conseil brutal : "Il faut appeler un chat un chat." La seconde intervient lors d'un jeu assez pervers auquel l'innocente Bambi est sommée de se prêter lors d'une soirée dans un dancing. La règle est de poser à quelqu'un un certain nombre de questions afin de deviner ce dont il rêva la nuit dernière. Or de rêve il n'y a point (les copines gloussent et ricanent), les réponses sont distillées selon une logique absurde ("oui" quand la question se termine par une voyelle, "non" quand elle se termine par une consonne). Cet interrogatoire est un leurre, une indiscrète mise en boîte, qui pousse implicitement l'inquisitrice à révéler les

arcanes de sa propre imagination.

Très tôt, il apparaît que le ténébreux chirurgien se livre à des abus sexuels sur des jeunes opérées qu'il revient droguer la nuit, et qui parfois disparaissent. Très vite, Bambi le soupçonne de dérober les produits nécessaires à les plonger dans une anesthésie criminelle. Mais ses pertes d'équilibre trahissent ses propres tourments. Ce chirurgien au regard d'hypnotiseur diabolique la trouble autant qu'il l'effraie.

Ses malaises sont le symptôme d'un mélange de peur et d'attirance, la manifestation psychique d'un désir de se laisser aller en même temps qu'une terreur de la chute. Scientifiquement expliqué par un problème d'oreille interne, son mal la précipite vers un surcroît d'angoisse. Sa guérison passe par une opération, l'obligation d'être à son tour endormie, son oreille passivement offerte au bistouri du chirurgien fétichiste.

On pourrait comparer cette anesthésie au passage de Blanche-Neige dans son cercueil de verre, et l'histoire de cette perte d'innocence aux films d'Alfred Hitchcock, ce sexologue amateur de baisers volés qui confondait à loisir les images de crime et d'étreinte. Bambi est, à la fois, la femme qui en savait trop sur les exactions du vampire obsédé par les mystères de l'organe sexuel féminin et celle qui n'en sait pas assez tant sur son métier que sur les ambiguïtés du voyeurisme, les frissons du refoulement, les délices de la transgression.

C'est avec malice que Gilles Marchand, tout en maîtrisant son ballet de seringues, ses alternances d'ambiances nocturnes où le blanc de l'hôpital injecte un sentiment d'enfer électrique, joue avec les pulsions du spectateur comme il s'amuse des frayeurs et des apprentissages de son héroïne. Du premier, sa crainte du corps violé par les instruments chirurgicaux, l'insécurité engendrée par une perte de conscience qui le laisse sans défense, l'instinct de voir derrière la porte de chambres interdites. De la seconde, son choix et sa hantise

de travailler en un lieu où les choses du sexe sont mises à nu, son jeu de cache-cache entre un amant brancardier avec lequel elle passe la nuit et le soupirant carabin dont elle rêve le jour, ses tergiversations entre le refuge de sa chambre et l'appel du dehors, son besoin de morale et son désir d'effraction, la facilité avec laquelle elle accepte ce collier qu'elle croit volé à une malade assassinée, mais qui l'envoûte... (...)

Jean-Luc Douin

Le Monde/Aden - 24 décembre 2003

(...) **Qui a tué Bambi ?** emprunte au thriller quelques-unes de ses figures classiques (ambiances nocturnes, personnages qui s'épient les uns les autres, etc.), mais les plonge dans une ambiance cotonneuse, impression de réalité qui se dérobe, méchante gueule de bois d'un réveil après anesthésie.

Ce serait, au fond, un film sur la psyché trouble d'une jeune fille. Inclination malsaine pour ce qui va vous détruire ; inclinaison, aussi : voir le monde à l'oblique, le réel déformé, se trouver dans cet état mental où les secrets de l'inconscient s'incarnent dans la vie quotidienne. Pour exprimer ce dérèglement, Gilles Marchand se pose, à l'écran, des questions de « pure mise en scène ». Comment filmer une femme qui fuit dans un long couloir ? Comment faire sentir une présence ambiguë ? Comment créer l'angoisse, et en lire les effets sur une accorte actrice ?

Les réponses qu'il trouve sont souvent les bonnes : le visage de Laurent Lucas apparaissant en arrière-plan, dans l'œil d'une porte ; une ombre derrière un rideau ; l'image quasi abstraite et menaçante que donne une caméra de chirurgie. Ou encore ce plan magnifique, que Jacques Tourneur n'aurait pas renié : entrée par effraction dans le bureau du docteur, Bambi plonge la main dans un tiroir obscur. Dans cette

opacité-là, magnifique, c'est le puits sans fond de l'inconnu qu'on devine.

Le réalisateur sait aussi s'appuyer sur sa science du dialogue. Scène très réussie, dans une rave «twinpeaksienne», d'un jeu de société où celle qui interroge se dévoile plus que celui qui répond. La référence à David Lynch n'est pas innocente. Elle revient, de loin en loin, parfois de façon trop volontariste, à l'image d'un dénouement décevant. Gilles Marchand possède pourtant manifestement le talent de filmer sans maître.

Aurélien Ferenczi

Télérama n° 2815 - 27 décembre 2003

(...) A ceux que les devinettes emmerdent, vendons la mèche : il n'est pas plus question ici de savoir qui a tué Bambi que de se persuader qu'il a un jour été tué... Pour ceux qui adorent les énigmes, maintenons le suspense : il y a bien des questions à résoudre et des fausses pistes à repérer.

D'abord une question : quand et où exactement, Bambi a, ou n'a pas, été tué ? C'est déjà une sacrée paire de manches, et presque une large part du travail du film, que de s'atteler à un semblant de réponse. Sachons toutefois que Bambi est infirmière. Et comme telle habite en blouse blanche l'hôpital et ses fantasmes. L'endroit depuis lequel elle nous parle, et depuis lequel Gilles Marchand la regarde pour nous, n'a cependant presque plus de rapport avec la réalité : c'est un couloir de néons, avec des chambres, des corps, dans leur inanité clinique ou, au contraire, leurs fonctionnements désirants : ils marchent, se croisent, se parlent, se touchent, se déshabillent, s'auscultent, s'aiment, parfois souffrent ou ne peuvent pas se souffrir, ou souffrent de ne pas être aimés en retour. L'hôpital est ici avant tout une cosa mentale, mais faite de rituels, d'architecture, de regards, d'objets, de trajets, donc d'une mise en scène que le film tire au cordeau. Bambi

le sait bien, trop bien, et pourtant ne s'est même pas rendu compte qu'en quelques semaines d'un stage studieux elle a déjà basculé de l'autre côté de la glace sans tain de cette médecine clinique.

C'est une des plus belles idées du film : que Bambi soit une actrice vierge à l'image. Sophie Quinton a la fraîcheur et la fragilité craquante d'un jeune animal apeuré à côté duquel le chirurgien Laurent Lucas apparaît plus que jamais comme un serial lover dangereux et aguerri. Que la jeune biche tourne en jolie bourrique, d'amour et de peur confondus, nous voilà, comme elle, attirés et sur le qui-vive devant l'ambition sinon la folie de Marchand : réussir dans le cinéma français un film de genre qui ne prend pas son public pour des cons. Qui l'emmène loin, très loin, dans les friches d'un scénario qui se laisse lui-même prendre par le vertige de son héroïne. Qui donc a tué Bambi ? Le désir, l'abandon des repères les plus stables. Et de quoi pourrait-elle mourir ? D'amour vache, bien sûr.

Philippe Azoury

Libération 24 décembre 2003

Entretien avec le réalisateur

Objectif Cinéma : Il existe dans votre film une connexion permanente entre le réel et l'imaginaire. En quoi le cinéma d'un David Lynch par exemple vous inspire-t-il ?

Gilles Marchand : J'ai été littéralement irradié par **Eraserhead** que j'ai vu à sa sortie en 1981. C'était le seul qu'il avait fait à ce moment-là. Par la suite, j'ai vu tous ses autres films. Pour moi, c'est un immense cinéaste, l'artiste vivant le plus important à mes yeux. Du coup, il m'a sûrement beaucoup influencé dans mon travail, mais j'espère ne pas trop être le gentil élève qui veut imiter le grand maître. Disons que la thématique qu'il explore me passionne : les ombres

de l'âme humaine, le versant obscur de l'être...

Objectif Cinéma : Qu'est-ce qui vous intéresse dans le thème de l'onirisme ?

Gilles Marchand : On passe un tiers de sa vie à dormir et dans les huit heures qu'on passe à dormir, on passe une heure, une heure et demie à rêver en plusieurs fois un quart d'heure. C'est une part énorme de la vie qui, selon moi, a autant d'existence que plein de choses censées être réelles. Ces différents niveaux de réalité me paraissent une expérience fascinante. Le cinéma me paraît ancré dans l'onirisme. Ce qui est passionnant dans le cinéma, c'est qu'on filme des choses réelles, on capte de la réalité et en même temps on est dans l'onirisme. Mais je suis sûr que presque physiologiquement, il y a quelque chose qui doit se raccorder à ça dans les rêves. Après tout, on ne sait pas pourquoi on rêve. On a cru, il y a 50 ans, qu'on découvrirait pourquoi l'homme rêve, parce qu'on a découvert l'existence du sommeil paradoxal. Je suis sûr que si on le découvre un jour, on s'apercevra qu'il y a un lien plus physiologique avec le cinéma, l'idée de capter du réel et de le transformer, d'en faire quelque chose qui soit plus lié au rêve.

Objectif Cinéma : A la fin, vous brouillez carrément l'onirisme et la réalité.

Gilles Marchand : Ce n'est pas un travail si conscient. J'essaie de me laisser aller à mes intuitions. Ce qui m'intéressait, c'est qu'on parte de choses qui nous paraissent a priori sûres et solides et que la part de doute grandisse. Même si le doute est extrêmement faible. Et j'ai l'impression que plus le film avance, moins on est sûr de ce qu'on a vu. C'est quelque chose que je n'avais pas décidé au départ, mais que je sentais être la vérité du film. Je pense que si on voit dix minutes du film, on peut répondre à la question : «Qui a tué Bambi ?». Alors que si on voit tout le film, on en est presque incapable.

*Objectif Cinéma : Vous avez travaillé avec Dominik Moll en tant que co-scénariste sur **Harry, un ami qui vous veut du bien**. A l'époque, pendant l'écriture du scénario, il a dit que vous étiez un peu son Harry à lui, sa part d'ombre.*

Gilles Marchand : On se connaît tous les deux depuis vingt ans. Dominik Moll, Vincent Dietschy [co-scénariste de **Qui a tué Bambi ?**], Laurent Cantet et moi-même sommes une petite bande d'amis. On a fait nos courts métrages et nos premiers longs ensemble. En l'occurrence, avec Dominik, en plus de co-écrire le scénario de **Harry, un ami qui vous veut du bien**, j'étais aussi sur son tournage. Là, cette fois-ci, il était sur mon tournage pour que le dialogue continue. Il connaissait le film très intimement et il me connaît bien : on pouvait parler de tout, des personnages, de la place de la caméra, du montage futur. C'est un travail très concret. (...)

Objectif Cinéma : Vous allez donc retravailler ensemble ?

Gilles Marchand : Oui. On vient d'écrire son prochain film ensemble. Je serai encore une fois sur le tournage au printemps. Donc, je croise les doigts pour que ça dure.

Objectif Cinéma : Votre film est truffé de références aux contes. Même dans la caractérisation des personnages comme celui par exemple de la cousine, interprétée par Catherine Jacob, qui prépare la robe du soir de Bambi, comme si elle allait au bal.

Gilles Marchand : Effectivement, on était, Vincent Dietschy et moi, très intrigués et conscients qu'on jouait avec les éléments du conte. En même temps, on n'est pas allé jusqu'à relire des contes pour introduire des références précises. Du moins, le film possède l'esprit du conte. Le film ne s'adressant pas du tout aux petits enfants, l'idée était de raconter une histoire à des adultes, comme si on avait raconté un conte à des enfants.

Le film n'est pas un conte, mais je pense qu'il ouvre des portes inconscientes chez le spectateur qui sont en rapport avec ces histoires qu'on lui racontait enfant. Ces histoires nous font à la fois un peu peur et elles nous font rêver en même temps... **Qui a tué Bambi ?** est une histoire sur la peur et le désir, deux faces d'une même pièce. Finalement, la question que pose le film, c'est «est-ce qu'il peut y avoir du désir s'il n'y a pas de la peur ?».

*Objectif Cinéma : En regardant votre parcours, on constate que vous êtes soit très ancré dans le social (**Ressources Humaines, Le lait de la tendresse humaine**), soit dans le fantastique (**Harry, un ami qui vous veut du bien, Les Sanguinaires**). Question fatidique : Votre prochain objectif-cinéma sera-t-il social ou fantastique ?*

Gilles Marchand : C'est vrai que c'est très réparti. Sur **Le lait de la tendresse humaine**, certes, c'est dans le CV et je ne le renie pas du tout, mais j'ai travaillé très peu de temps. J'ai dialogué avec Dominique Cabrera. C'était un travail très agréable à faire, mais mon influence sur le scénario était mineure. Pour revenir à l'actualité, le prochain film sera celui de Dominik Moll, assez fantastique, disons qu'il n'y a pas plus ni moins de social que dans **Harry**. Mais il y en a quand même un peu dans **Bambi**, non ? Il y a des rapports sociaux entre les médecins et les infirmières. Pour mon prochain film à moi, j'ai une idée d'adaptation, mais je n'ai pas encore les droits du livre en question. Il y a d'autres personnes qui sont intéressées par le même livre, donc je ne sais pas si je parviendrais à les obtenir, je croise les doigts. Mais si c'était ce livre-là, il y aurait encore une petite part de fantastique. Il n'est pas noir, je ne vais pas dire qu'il est rose, mais il joue sur la nostalgie, les émotions.

<http://www.objectif-cinema.com>

Le réalisateur

Au départ était le verbe. L'écrit, même. Les scénarii de **Ressources Humaines**, de **Harry un ami qui vous veut du bien**, du **Lait de la tendresse humaine** et même la collaboration avec Rappeneau (**Bon Voyage**). Gilles Marchand était dans la même promo de l'Idhec que Moll (**Harry**) et Cantet (**Ressources**). Ceci explique cela. Deux nominations au César la même année. Et un ton inusité dans le cinéma français : il réveillait le genre. Un film policier avec une "french touch", on aime ou pas, nous n'avions pas vu ça depuis les grandes années de Corneau. Ce terrifiant thriller psychologique est la première réalisation du monsieur. Il a transformé Harry (Laurent Lucas) en chirurgien pas vraiment sympathique. Catherine Jacob (heureuse d'avoir à jouer autre chose qu'une sainte nitouche), Lucia Sanchez (qui n'est pas venue à Cannes depuis **Sitcom** de Ozon) et Sophie Quinton - une découverte - complètent la distribution. (...)

Cannes 2003
www.ecrannoir.fr

Filmographie

Qui a tué Bambi ? 2003

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°509/510, 515
Cahiers du Cinéma n°580, 585

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com